BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1710
.A1R4

Coll. of Fr.

REQUESTE

des

Dames de la Cour,

Presentée à Monsieur COLBERT, *Surintendant de la reforme du royaume de France,*

Sur le luxe des Bourgeoises de Paris.

A Monseigneur le Surintendant.

MONSEIGNEUR,

Supplient humblement les Dames & Damoiselles tant de la Reyne, Mons. le Dauphin, que de Madame, & generalement toutes celles qui ont l'honneur de paroistre à la Cour, disant qu'encore que de tout temps il ait esté pratiqué, & que par tout le Monde il soit en usage que la Cour des Princes souverains est le lieu principal où doit éclater leur magnificence, de la splendeur duquel ou de son obscurité les Princes estrangers ou leurs Ambassadeurs tirent des consequences de la force ou de la foiblesse

du Royaume, & qu'il soit veritable que la plus necessaire pompe de la Cour consiste en l'ornement & en la propreté des Dames & Damoiselles qui en composent la plus brillante partie. Neanmoins il est advenu qu'au prejudice general de tout le Royaume, & particulierement desdites Dames, les choses dont elles se doivent parer & qu'elles ont droit seules de porter, se trouvent tellement encheries par l'usurpation hardie & les entreprises temeraires des Bourgeoises de Paris, qu'il leur est impossible (aprés la dépense que leurs maris & leurs enfans sont obligés de faire pour le service du Roy,) de pouvoir paroistre aux jours des plus grandes ceremonies, & plus importans à l'honneur de leurs Majestés, en habits aussi somptueux que les portent les petites Courtaudes de boutique, lors qu'elles se mettent en leurs moindres deshabillers. D'où il arrive ordinairement que la Marchande, par un petit credit qu'elle fait, se servant du credit de nos Courtisans pour estre conduite & admise soit aux assemblées du Bal ou de la Comedie, ou autres divertissemens qui se font à la Cour, s'y fait veoir si brillante, & avec une façon si estudiée pour contrefaire la Dame d'importance, qu'el-

qu'elle ſemble defier toute la Cour, & mêmes la Reyne, d'entrer en comparaiſon avec elle. Et comme les divertiſſements du Bal ou de la Comedie ne permettent pas qu'on s'informe ſi particulierement de la condition des perſonnes qui y aſſiſtent, on apprend le lendemain, que celle dont l'éclat & l'ajuſtement avoient attiré preſque les yeux de toute la Cour, & qui ne regardant les Ducheſſes & les Marquiſes que du coing de l'œuil n'avoit pas eu honte de prendre le deſſus où le devant dans les rencontres, eſtoit une fripiere d'un mediocre debit en ſa boutique, ou une aſſez petite Marchande de Marée. Cela a donné cent fois matiere de riſée à la Cour, & aux dites Dames un chagrin particulier de ſe veoir ſi ſouvent effacées par ces Marionnettes, & de ne pouvoir tout au moins les égaler en la riche curioſité de leurs veſtements, l'or & la ſoye eſtant en ſi peu d'eſtime chez elles, qu'elles en parent leurs Nourrices & leurs Servantes pour en tirer de la vanité; & ſi les eſtoffes n'ont quelque choſe de tres-rare, & ne ſont d'un tres haut prix elles les laiſſent (diſent elles) aux Dames de la Cour, & la Bourgeoiſe n'en veut point; Mais s'il s'en découvre d'une manufacture extraordinairement belle, il en faut lever à

quelque prix que ce soit, & n'y en ayant pas pour la centiéme partie de celles qui en demandent, le prix s'en releve si haut, que lesdites Dames & Damoiselles de la Cour n'y peuvent atteindre : Lesdites Bourgeoises en font de même de tous les autres ajustemens du sexe, & sont parvenuës à cet excez d'ambition, que pour trancher mieux des Dames & se rendre plus méconnoissables parmy celles de qualité, elles se font depuis peu suivre par des valets portant couleurs; & l'on n'entend plus parler que des Laquais de Mesdamoiselles les Bourgeoises, qui en deviennent si glorieuses qu'elles ne sçauroient dire trois mots sans mesler un trait par lequel on apprenne qu'elles ont des Laquais, comme par exemple, je vous envoyeray mon Laquais: si mon Laquais estoit ici : je ne sçay ce qu'est devenu mon Laquais, & autres paroles à cette fin, qu'elles font sonner haut, afin qu'elles soient ouïes des passans, & recœuillies de ceux qui sont auprés d'elles: & l'on dit que depuis l'Eglise de Saint Honoré, jusques à celle de Saint Innocent, l'on compte plus de quatre cens Laquais des Bourgeoises en boutique, ce qui deroge entierement à la reforme dont vous avez la Surintendance. Ce consideré, Monseigneur, & que

vous

vous avez conoiſſance des dépences où l'honneur & la condition engagent les Dames & Damoiſelles de la Cour ; que vous n'ignorez pas les conſequences d'une ambition effrenée pareille à celle de ces petites Bourgeoiſes, & le tort qui eſt fait au Roy & au Royaume par le peu d'éclat de la Cour ; les Banqueroutes ordinaires & neceſſaires des marys dont ces femmes manient la bource, la profuſion de l'argent à payer au quadruple les marchandiſes par leurs encheres, l'inſupportable confuſion des conditions qui ne peuvent eſtre diſcernées par ce déreglement; Il vous plaiſe ordonner, que Monſieur de la Reynie Intendant de la Police de Paris travaillera inceſſamment à découvrir les moyens de faire ceſſer ce deſordre, & vous ferez bien.

Les Dames & Damoiſelles
de la Cour de France.

SOMMAIRE DES GRIEFS

Contenus en la Requeſte des Dames de la Cour, contre les Bourgeoiſes de Paris.

LEs Griefs des Dames de la Cour, contenus en leur Requeſte ſe peuvent reduire à ſix, qui bien que relatifs les uns aux autres, meritent neanmoins chacun quelque reflexion.

I.

Le premier eſt que ceux qui compoſent la Cour eſtant autant de rayons qui ſortent du Roy comme de leur ſoleil, plus ils paroiſſent lumineux, & plus grande eſt eſtimée la clarté de l'aſtre qui les produit.

II.

Que parmy ces rayons ceux qui doivent éclater d'une lumiere plus vive ſont les Dames, dont l'ornement & la galanterie decident l'abondance & la modeſtie, ou la negligence, la foibleſſe & la neceſſité du Royaume.

III. Que

III.

Que les Bourgeoiſes mettent l'enchere à tout ce qui ſert à l'ornement deſdites Dames, & qu'y ayant une infinité de Bourgeoiſes qui courent à la nouveauté, elles n'en peuvent avoir qu'aprés qu'elles en ſont dégoutées, ou à un ſi haut prix, que les dépences, que leurs enfans & marys font à la ſuite du Roy, ne leur permettent pas d'y employer tant d'argent.

IV.

Que leſdiets Bourgeoiſes, s'accommodant des plus riches manufactures, elles n'en peuvent eſtre diſtinguées par l'habillement, & qu'ordinairement leſdites Bourgeoiſes paſſent dans les aſſemblées pour des perſonnes infiniment éloignées de leur condition.

V.

Qu'il eſt honteux dans la recherche exacte & rigoureus qui ſe fait des faux Nobles, qu'on voye tant de fauſſes Damoiſelles, & qu'il s'en face tous les jours de nouvelles, qui dans leurs boutiques n'ont point de honte de ſe faire qualifier de ce titre, & s'en traiter reciproquement les unes les autres.

VI.

Que pour faire éclater cette nobleſſe qu'elles ont erigée de leur propre autho-

rité, elles se font suivre par des valets portant couleurs qu'elles appellent leurs Laquais.

RÉPONSE
AUX
GRIEFS
Susmentionnés,

Par les Marchandes & Bourgeoises de Paris.

Au Premier.

NOus trouvons que les Dames de la Cour avancent avec un grand fondement, qu'il est de la gloire des Roys & des Princes souverains d'avoir une Cour magnifique & pompeuse, & que plus elle est éclatante, plus elle est glorieuse au Prince, les Etrangers en mesurant la force & la foiblesse à la galanterie ou à la modestie de ses Courtisans; Belle Maxime à la verité! & si bien pratiquée par nostre Monarque, que l'on peut asseurer, que depuis l'établissement de la Monarchie Françoise, la Cour d'aujourd'huy surpasse en sa magnifique pro-

propreté, & en la bienseance des vestemens, toutes celles de ses predecesseurs; & faisant l'admiration de l'Europe, oblige les Ambassadeurs, qui sont auprés de sa personne Royale, d'avouër, que quand le Perou où l'une & l'autre Inde seroient dans l'étenduë de ce Royaume, il ne s'y feroit pas une plus prodigieuse profusion d'Or, de Soye, de Diamans, de Perles, & d'autres curiosités & bijoux precieux servant à l'ornement de l'un & l'autre sexe qui la composent. La chose est si manifeste sur ce point, que la reflexion qui reste à y faire n'est autre, que si les Dames n'ont de grosses tayes sur les yeux, ou la veuë charmée, elles ne peuvent disconvenir de cette verité.

Au Second.

Quant au second Grief, nous ne trouvons pas moins veritable que les Dames font la plus brillante & la plus agreable partie de la Cour des Roys, & que ce beau sexe ne doit manquer de rien qui puisse servir à son ornement, qui de belles simplement les fait devenir des Anges mortels, & qui donne une telle efficace à leurs paroles & à leurs regards, qu'il n'y a point de cœur si dur, n'y d'ame si remparée contre leurs atteintes, qui ne succombe & qui ne soit penetrable à

leurs traits, quand leurs adreſſes ou leurs beautés adroitement ajuſtées en ſont les forgerons. Que ſi dans les ſiecles paſſés les Dames de France ont eu de l'avantage ſur celles des autres Cours de l'Europe, leur adreſſe ayant juſqu'icy encheri ſur la propreté de celles qui les ont precedées, elles ont atteint la derniere perfection de ſe parer, & paſſent aujourd'huy pour quelque choſe entre l'humain & le divin, nous repreſentant tout en un coup tant de ſurprenantes beautés, qu'il n'eſt pas poſſible que l'imagination humaine s'en puiſſe former de plus grandes; Auſſi demeurons nous d'accord qu'elles ſont comme elles doivent eſtre la plus belle partie de la Cour, & qu'il n'y a rien à ajouter à leur gentilleſſe.

Au Troiſiéme.

Pour répondre au troiſiéme qui ſe deſtruit de ſoy-même, il ne faut que veoir la Cour une fois, aſſiſter à un Bal, oüir une Comedie ou regarder un des banquets qui s'y font, & incontinent l'on conclura que les Dames ont peu judicieuſement inſeré dans leur Requeſte, qu'elles ne peuvent fournir à la dépence neceſſaire pour la conſervation des places qu'elles occupent dans la Cour de France, parce que nous autres Marchandes courant aux nouveautés, les met-

mettons hors de prix ; car elles ſont ſi ſuperbement, ſi nous ne diſons pas diſſolument, habillées, qu'à ne les pas connoiſtre on les prendroit pour autant d'Imperatrices & de Reynes: D'où nous tirons une conſequence aiſée, que ce n'eſt qu'une petite jalouſie, de veoir les Bourgeoiſes prendre un peu plus de ſoing d'elles, qu'elles n'ont fait autrefois, en imitant & ſuivant de loing ces Dames qui en ont un infiniment plus grand qu'elles n'avoient par cy-devant. Et ſi nous portons les premieres des manufactures nouvelles à quelque prix qu'elles ſe montent, nous les prenons dans nos boutiques ou dans celles de nos amies pour en faciliter la vente.

C'eſt un avantage qu'elles ne nous peuvent pas diſputer, & qui ne peut pas nous eſtre interdit ſans leur propre prejudice, car ce n'eſt que par la veuë de nos marchandiſes ou par le rapport qui leur en eſt fait, qu'elles peuvent avoir le deſſein d'en venir ou envoyer lever.

Et à l'exemple des Tailleurs de Cour qui ajoutent à leurs habits quelque choſe d'extraordinaire, pour en introduire la nouveauté, il eſt important aux Marchandes de porter en leurs veſtemens les manufactures plus riches & plus precieuſes affin d'en faire concevoir

l'envie, & debiter plus promptement les pieces entieres, à la vente desquelles elles sacrifient ces portions.

C'est pour cela que nostre nombre estant grand dans Paris, qui travaillons avec une soigneuse curiosité & avec une emulation incroyable à rechercher & faire amas de ce qu'il y a de plus beau, pour en remplir nos magazins, nous donnons toutes selon nostre appetit sur les pieces que nous croyons plus riches, & prenons l'assortiment chez des Marchandes qui vendent les manufactures d'une autre nature, & qui en échange prennent des nostres pour assortir les leurs, ce qui fait que ce qu'on appelle luxe (mais qui est un raisonnable luxe,) éclate dans nos Boutiques, dans les Eglises & dans tout Paris, non pas au dommage de ces Dames du public ny du Royaume, Mais à leur interest particulier, à la gloire du Roy & à l'honneur de toute la France.

Et supposé que ces Dames en facent les achats avec peine, acause de leurs autres dépences & de la difficulté de recouvrer de l'argent: Il faut qu'elles considerent que nos braveries sont les marques de nos besoings, & que nous n'exposerions pas si souvent en veüe les riches fragmens de nos ouvrages, si nous ne voulions

lions en precipiter la vente affin d'en tirer aupluſtoſt l'argent, le Frippier ſeul en profitant, & faiſant valoir ſa boutique de ce que nous n'avons porté qu'une fois ou deux, qui le diſtribue aux autres Bourgeoiſes ou bien aux Damoiſelles qui ont plus de courage que de force, ou moins de richeſſe que de naiſſance.

Ce qui fait veoir que la jalouſie ſeule fournit le pretexte à cette Requeſte, & que l'allegation que noſtre vanité met l'enchere aux marchandiſes, eſt nulle & fruſtratoire.

Au quatriéme Grief.

Pour venir au quatriéme Grief, qui eſt à proprement parler une dependance de celuy ſur lequel nous venons de faire reflexion, & par lequel les Dames de la Cour eſſayent de faire veoir que le port de nos riches habits & l'uſage que nous faiſons des manufactures de prix empeſchent le diſcernement des conditions, & que ſouvent à la Cour de petites Marchandotes ont eu l'inſolence de prendre le devant ou la droite des plus grandes Dames, Nous diſons (ſauf le reſpect de nos adverſaires) qu'elles en font un peu accroire & qu'elles ſe font des chimeres, affin d'avoir lieu d'eſtendre leur plainte.

Que

Que si, comme elles disent, par le credit d'un Courtisan, à qui nous faisons credit, nous avons place en quelque Assemblée des divertissemens qu'on prend à la Cour, bien loing de passer pour Ducheſſes ou pour Marquises, l'air bourgeois domine si fort sur nostre contenance, que nous entendons sourdement dire autour de nous, c'est une Bourgeoise, on y ajoute quelquefois une jolie bourgeoise, de bonne façon, & qui porte la mine d'une Princesse, Mais l'air bourgeois couvrant tout, on conclut toujours que c'est une Bourgeoise. Et si le l'endemain on en fait une raillerie, c'est au desavantage des sots de la Cour & des mal éclairés, qui n'ont pas remarqué cette difference. Et si jamais elles ont pris le devant ou la droite sur des Dames illustres, elles ne l'ont fait que par obeïssance & pour eviter la ceremonie, ou le compliment, où l'on ne doit pas entrer sans faire comparaison. Que pour paroistre à la Cour & ailleurs richement parées, cela ne fait prejudice à personne, leurs Majestés au contraire estant joyeuses d'y veoir tout le monde bien mis; Consideration qui les doit obliger à ne rien obmettre pour plaire, & qui montre que ce grief contenu en leur Requeste n'est pas moins ridicule qu'il est imaginaire.

Au Cinquiéme.

Noſtre réponſe au cinquiéme grief, n'eſt pas moins pertinente que les precedentes, & ne met pas moins en veüe l'impertinence de la plainte des Dames de la Cour, qui trouvent mauvais & nous accuſent de prendre & nous donner reciproquement le titre & qualité de Damoiſelles, comme ſi ce titre leur eſtoit injurieux, à elles qui y ont renoncé & qui ne peuvent ſans honte & ſans deſpit l'oüir ſonner à leurs oreilles, n'y ayant ſi chétive Damoiſelle à la Cour qui ne ſe face chatouiller du nom de Madame, & qui ne laiſſe celuy de Damoiſelle aux Suivantes, eſtant aſſez d'avoir épouſé un petit Officier pour trancher de la Dame à triple eſtage. Or comme nous avons reconnu que ce titre de Madame eſtoit ſi fort affecté par celles qui auparavant tenoient à grand honneur de porter celuy de Damoiſelle, & que cela pouvoit engendrer quelque confuſion entre elles & nous qui portions le nom de Dames, nous nous ſommes reſolües de leur quiter cet avantage, affin de faire une diſtinction de nos conditions, & en leur laiſſant noſtre titre, prendre celuy qu'elles ont abandonné parce qu'il ne denote aucune nobleſſe, ſoit acquiſe ou d'ex-

d'extraction, & ne signifie autre chose qu'une petite Dame.

Ce n'est donc pas bien prendre les choses, d'imputer à nostre presomption ce qu'on doit imputer à l'ordre & à la regularité dont nous sommes si jalouses; chose d'autant plus loüable, que non seulement elle establit une difference entre les Dames & nous, Mais encore elle nous discerne des Savatieres, des Fruitieres & autres femmes des plus viles conditions, qui portent effrontement & ont usurpé sur nous le nom de Madame.

Ces raisons bien pesées auront tant de force que nos adversaires tomberont dans nostre sentiment, & que, comme la reforme s'estend par tout, apprehendant la recherche du droit qu'elles ont de porter le titre de Dames, elles seront trop heureuses, pour couvrir leur usurpation, de nous laisser celuy de Damoiselles.

Au Sixiéme.

Le sixiéme & dernier Grief des Dames de la Cour consiste en ce que nous avons des valets qui nous suivent, à qui nous donnons le nom de Laquais.

Cette plainte témoigne evidemment que ces Dames, si grandes qu'elles soient, sont aussi femmes que nous, de former des difficultés sur le nom d'un valet ou d'un

d'un Laquais, comme si l'un apportoit plus d'honneur que l'autre à ceux qui s'en servent.

Il est vray que nous avons dans nos boutiques des gens que nous nommons diversement ; nous avons des Compagnons, des Garçons, & quelquefois un Laquais ou un valet s'il plaist à Mesdames. Mais le mot de valet nous semblant ridicule en nostre bouche par son etimologie, & qui ne se peut prononcer sans faire injure à celuy à qui on le donne qui n'est autre que Va laid! Nous avons creu que l'usagē de ce mot ne convenoit qu'aux personnes de condition eminente, comme nous en avons oüy plusieurs appeller ainsy ceux qui les suivoient, & nous dire, je vous envoyeray un valet, ou mon valet, ou l'un de mes valets. Mais la civilité Bourgeoise ne devant rien à la Courtisanne, nous n'avons pû nous accommoder à cette maniere de parler injurieuse & tyrannique, & nous nous servōs du terme de Laquais, terme d'autāt plus honneste & plus doux qu'il derive de ces mots ; Là qu'est-ce? qui composent un terme de commandement & denotent une marque d'authorité sur la personne à qui l'on parle.

L'exaggeration qu'elles font en suite, tant sur ce terme de Laquais, que sur la

la quantité qui s'en rencontre, ne meritant point de réponſe nous mettrons fin à celle de ce dernier grief pour dire en general quelque choſe de l'attentat injuſte des Dames de la Cour ſur nous autres Bourgeoiſes.

Nous diſons donc & ſoutenons, aprés avoir répondu plus que ſuffiſamment à tout ce qu'elles ont allegué, que la plus grande partie des Dames & la plus enflammée de colere, d'envie & de haine contre les Marchandes ou Bourgeoiſes eſt compoſée de celles qui ſont ſorties de nos boutiques par des alliances qu'elles ont priſes à force d'argent avec des Gentilshommes, ou dont les Maris ou leurs Peres ont quitté l'aune & le livre journal de la boutique pour prendre la robe ou ceindre l'épée.

La venalité des Offices introduite en faveur des Marchands a fait qu'ils ont rempli l'Egliſe Gallicane d'Evêques, les Parlemens & les Cours Souveraines de Juges, & que leurs enfans ſont parvenus aux principaux offices de la Couronne.

Ce que nous diſons eſt ſans repartie, & il faut en liſant noſtre factum demeurer d'accord de ſon contenu, & vous mordre le doigt, Meſdames, pour avoir trop parlé. Dites nous de grace à quelles charges ne peuvent aſpirer nos enfans

fans, ſi nous avons l'argent à y employer? il n'en faut pas beaucoup pour en faire des Capitaines ; nous avons des freres, des couſins, des neveux & d'autres parens & aliés pourveus de ces charges, & qui s'acquitent glorieuſement de leur devoir dans l'exercice d'icelles ; ſi la fortune ou le bonheur leur en veut il les menera bien loing, comme il a fait tant d'autres qu'il a pouſſés juſques aux premieres Dignités : Faites une bonne reflexion ſur toutes les Dames vos compagnes, & dreſſés un fidelle catalogue de celles qui par voye directe ou indirecte, ne ſont pas ſorties de maiſons marchandes, ou bourgeoiſes, & vous verrez que vous n'employerez guere de papier.

Avouez encore, mes belles Dames, que vous avez mal pris voſtre temps, & que ceux qui gouvernent l'Eſtat de la France, outre que par l'intereſt de leur origine ils ſont naturellement enclins à nous proteger, ont des ſentimens qui different des voſtres. Supprimez voſtre Requeſte, & priez le Surintendant de la reforme du Royaume de ne la point répondre ; Employez diligemment tout voſtre credit à cet effet, depeur que ſa juſte colere ne vous jette dans la diſgrace, en laquelle vous nous vouliez precipiter.

LE

LE

PALAIS

DES

PLAISIRS.

SUr les bords toujours verds, où la Seyne en paſſant
D'un liquide criſtal forme un vaſte croiſſant,
S'éleve une colline & ſi riche & ſi belle,
Que nos Dieux tous les ans quittent le Ciel pour elle.
Le paiſible univers repoſant ſur leurs ſoings,
Ils ſongent en ces lieux à leurs propres beſoings.
Tantoſt au fond d'un Bois, tantoſt au bord de l'onde,
Ils cherchent le repos que leur oſte le Monde;
Et brillant ſur des chars qui roulent à l'entour,
Ils trouvent des deſerts plus charmans que leur Cour.
Sur la Cime du Mont eſt un Palais antique,
Où le Royal ſe meſle avecque le Ruſtique.
Mille deſtours y font un Dedale charmant;
Certain deſordre heureux en forme l'agrément.
L'Eſprit qui l'ordonna fait tout à l'avanture,

Et

Et ſa regle eſt toujours l'inſtinct de la Nature.
Là les plaiſirs en foule abordent tous les jours;
Ils en ont deſerté les plus ſuperbes Cours.
Rome n'a retenu que les douceurs miſtiques.
L'Empire ſe retranche à des feſtes Bachiques.
Et le Tage orgœuilleux qui fut ſi triomphant,
Voit ſon Prince reduit à des joyes d'enfant.
La chaſſe, les feſtins, les jeux, les rys, la dance,
Comme au centre attirés y ſuivent l'abondance.
Les ſens en font l'eſſay, l'eſprit en fait le choix,
Et la vertu bannit ceux qui chocquent les loix.
On conteroit plutoſt les brillantes eſtoiles,
Les fleurs d'or dont la nuit ſeme ſes riches voiles,
D'un cœur tendre & jaloux, les ſoins & les deſirs,
Que le nombre infiny de ces nouveaux plaiſirs.
Il n'eſt rien de ſi doux que leur aimable empire.
On ne reſpire qu'eux, quand même on en ſoupire.
Quelques Tyrans qu'ils ſoient on veut leur obeïr.
Qui les combat le plus ne ſçauroit les haïr.
On en ſuit toſt ou tard le charme veritable.

Le panchant en eſt doux, la cheute en eſt
aimable.
Si les triſtes dégouſts les ſuivent à leur tour,
On change leur objet, & non pas leur amour.
Leur pouvoir ſur nos ſens eſt plus grand que
le noſtre.
Qui les fuit d'une part il les cherche de l'au-
tre.
C'eſt un fleuve qui court luy-même aprés ſes
pas,
Et qui déborde enfin dés qu'il ne coule pas.
Entre tant de plaiſirs un ſeul plaiſir do-
mine;
Son éclat marque aſſez ſon auguſte ori-
gine.
Les autres en tous lieux ſoumis & pleins d'ap-
pas
Previennent les deſirs, ou marchent ſur ſes
pas.
La Vogue qui le ſuit le fait bientoſt con-
noiſtre;
Ce Maitre des plaiſirs c'eſt le plaiſir du Mai-
tre;
Il flatte noblement ſes illuſtres travaux;
Il n'enchante le Roy qu'en faveur du heros.
Docte en l'art de regner il meſle en Politi-
que
Aux heroïques ſoings un relâche heroïque.
Il le porte à camper, à vaincre en des tour-
nois,
A tracer ſur ſa vie un modele aux grãds Roys,
A rendre en pleine paix ſes Trouppes aguer-
ries,

A veoir ſes arſenaux pleins d'ardentes furies,
A rendre ſon repos terrible aux Souverains,
Semblable au Roy des Dieux, qui dans les temps ſereins,
Eprouvant ſans courroux un innocent tonnerre,
Fait trembler en joüant tout l'orgœuil de la Terre.
Son bras Victorieux authoriſant les Loix,
Venoit de rétablir Thereze dans ſes droits,
De ſoûmettre à ſon joug la Flandre toute entiere,
Aquiſe au Conquerant & deüe à l'heritiere;
D'arracher aux vaincus charmés de leur vainqueur,
Et les armes des mains & la haine du cœur;
De faire autant couler de ſang dans les alarmes,
Que Thereze aux ſaints lieux verſoit pour luy de larmes.
Quand aprés tant de maux & cauſés & ſoufferts,
Le Prince en ces beaux lieux creut veoir les Cieux ouverts.
Sur un lit de repos ſoûtenu d'un Trophée,
Sa grand' ame cedoit aux armes de Morphée;
Mille ſonges flateurs s'empreſſoient à l'entour;
Ils rempliſſoient la nuit des merveilles du jour.
Avec luy repoſoit le reſte de la Terre,
Les œuvres de la Paix, les projets de la Guer-

Mars luy-même enchaîné de ſes puiſſans pavots,
Sembloit promettre au monde un eternel repos.
La gloire aux aîles d'or veilloit ſeule en l'armée,
Quand du calme eſtonnant toutafait alarmée,
Elle brule, elle vole, elle perce les airs;
L'obſcurité s'enfuit à ſes brillants éclairs.
D'un encens precieux ſa route eſt parfumée;
Et le vent qui la ſuit en répand la fumée.
Un ſonge l'introduit par de ſombres détours;
Elle aborde le Prince & luy tient ce diſcours.
Je ne viens point troubler ta quietude extreme;
Pour mon propre intereſt je t'y portay moi-même.
Dormir ſur un Trophée eſt un noble repos,
Et la Victoire a droit d'enchanter ſon heros.
Apprens-moy ſeulement quelle eſt mon avanture:
Un calme qui m'effroye, & dont le Camp murmure,
Nous va-t-il replonger dans le ſein de la Paix,
Et ton cœur pourroit-il m'oublier deſormais?
J'en reſſentis le coup, ſans toutefois le croire;
La rougeur en monta ſur le front de la gloire;
Le ſoupçon m'en ſurprit & troubla tes Guerriers;
J'oſe te demander compte de mes Lauriers.

J'en

J'en couronnay ton front, l'Europe en prit ombrage;
Et l'orſque ma faveur en combloit ton courage,
L'olive a-t-elle pû te tenter par ſes fruits?
Va du bruit de ta marche étouffer tous ces bruits:
Va la foudre en la main & ta grandeur en teſte,
Hazarder ta Couronne au prix de ta conqueſte;
Eſtens-la juſqu'au Gange & ton nom juſqu'aux Cieux;
Ne preſcris point de borne à ton vol glorieux:
Et ſçache que je marque en plus grand caractere,
Un village conquis, qu'un throne hereditaire.
Charmé du grand Henry, jaloux des vieux Ceſars,
Tu me preſſas plus qu'eux dans les ſanglants hazards.
Mon amour répondit à ton ardeur extreme.
Croy-moy, de mes heros n'imite que toy-même.
Ton grand cœur emporté par de nobles deſirs,
Ne fait rien que gliſſer ſur les plus doux plaiſirs.
En ſongeant moins à ſoy qu'à ce qui l'environne,
Il n'en prend jamais tant que la faveur en donne.

Garde toy d'un loisir qui tient tout en suspens.
Pour grands que soient les Roys, ils dependent du temps.
Et l'Astre que tu suis dans ta haute fortune,
Passe en douze maisons, & n'arreste en pas une.
Songe que sur toy seul tous les yeux sont ouverts.
On compte avec rigueur les momens que tu perds.
Use de tes destins tandis qu'ils sont propices.
De tous tes ennemis ne crains que les delices.
Avecque les Flamans, range les sous ta loy.
La Victoire t'attend, marche je suis à toy.
Le Plaisir nonchalant couché dessus des roses,
A la mercy du sort, laissoit aller les choses,
Et goustoit à longs traits mille rares douceurs,
Pour les eterniser, invoquant les neuf sœurs.
Il s'excite à ces mots, il se trouble, il soûpire:
Ah, dit-il, m'affronter jusques dans mon Empire!
Ombre vaine qui fuis l'insensé qui te suit;
Ombre vaine qui cours à l'ingrat qui te fuit.
Fantôme ambitieux, turbulente chimere,
Remporte tes conseils, revole en ta frontiere.
Laisse fleurir la Paix, laisse regner ma loy,
Dans le cœur du Royaume & dans l'ame du Roy.

Quel

Quel rayon de faveur m'attire ton envie ?
Troublai-je ſon Eſtat ? Gouvern'ay-je ſa vie?
Ses Conſeils eternels ſe tiennent-ils pour moy?
Ne partage-t-il pas mon temps même avec toy ?
Il roule tout enſemble en une même teſte
Le deſtin de l'Europe & le plan d'une feſte;
Pareil à ce grand aſtre arbitre des ſaiſons,
Qui peint l'émail des fleurs & fait l'or des moiſſons.
Il n'en a que trop fait; eſt-ce à toy de te plaindre?
Plus il vit de perils, moins ſon ame ſceut craindre.
Il brûloit de te ſuivre & dans le champ de Mars
La victoire luy pleut bien moins que les hazards.
Ah ! Plutoſt mets un frein à ſa fatale envie :
Jamais un ſi grand Roy n'expoſa tant ſa vie.
Quand ſon illuſtre ayeul foudroya ſes Titans,
Qu'avoit-il dans l'Eſtat, que des Droits éclatans ?
Que poſſedoit Ceſar alors qu'il conquit Rome,
Que le ſort d'un Bourgeois & le cœur d'un grand homme ?
Pour regner, j'y conſens, on peut hazarder tout,
Violer juſqu'au droit, pouſſer ſon ſort à bout.
Mais quand au gré des ſiens on gouverne à ſon aiſe
l'Empire des François & le cœur de Thereze,
De quels vœux peut encor un Roy ſi fortuné,

Entretenir les Cieux, quand ils ont tout donné?
Monarque à qui tout cede à la fleur de ton âge,
De tous tes ennemis ne crains que ton courage.
La terreur qu'il leur fait passe à tes vrais amis;
Toy seul le peux dompter au point où tu l'as mis.
Ose le desarmer, c'est la valeur supreme,
Quand on a tout vaincu, de se vaincre soi-même;
Plus le combat est grand, plus le triomphe est doux.
La gloire éclata lors, & d'un œuil de courroux
Lance un éclair pareil à celuy de la foudre.
Le Prince s'en réveille, & ne sçait que resoudre;
Le songe à ses pensers se mêle & se confond;
Cent flots sur cette mer se font & se defont;
Tantost son cœur se rend, tantost il s'encourage;
Il balance, & la Cour comme luy se partage;
Une Guerre intestine arme les Courtisans;
l'Un & l'autre party trouve ses Partisans:
La mourante langueur, l'oisiveté flateuse;
La Cabale des Jeux & l'intrigue amoureuse;
Tout le beau sexe enfin fatal aux Conquerans,
Du costé des plaisirs brillent aux premiers rangs.
Des braves sans employ, qui rampant sur la Terre,
N'ont pû vivre en la Paix, n'y perir en la Guerre.

Le

Le vil eſpoir du gain, la crainte du mépris,
Combattent pour la gloire, & n'en ſont guere épris.
De Myrthe & de Lauriers la teſte couronnée,
Le Prince enfin decide & partage l'année;
Le Primtemps à la gloire, & l'Hyver aux plaiſirs.
l'Arreſt calma leur trouble & combla leurs deſirs;
Ils s'aimerent depuis, & l'ardeur qui les pouſſe
Rend le plaiſir ſi noble & la gloire ſi douce,
Que d'un rare concert ils ſont tout de moitié;
Le Roy tendre & vaillant unit leur amitié;
Et l'on ne lira point dans toute ſon hiſtoire,
De gloire ſans plaiſirs, ny de plaiſirs ſans gloire.

STANCES
IRREGULIERES.

SI vous croyez que ma conſtance
Ne puiſſe jamais vous toucher,
Philis, n'abuſez plus de ma perſeverance,
& ſçachez que le temps m'eſt cher.

Sondez bien voſtre cœur ſur ce qu'il pourra faire,
Voyez, s'il peuſt ou non appaiſer mes douleurs;

Aprés cet examen, si je ne puis vous plaire,
Permettez moy de me pourvoir ailleurs.

Le foible espoir qui m'entretient
M'a fait jusques ici surmonter ma souffrance,
Mais dans une telle esperance
Le temps se passe & la mort vient.

Ainsi mes jeunes ans pourroient s'évanoüir
Dans des attentes vaines,
Et je n'aurois aprés pour tout fruit de mes peines,
Que la perte du temps dont je devrois joüir.

Quand je parle d'estre volage,
Je sçay que vous avez l'orgœuil
De croire que d'un seul coup d'oeil
Vous m'obligerez bien à changer de langage.

L'authorité pourtant est une foible amorce,
Pour vous asseurer de mon coeur;
L'on n'a rien de luy par force,
Et l'on a tout par la douceur.

Vous n'estes pas beauté commune,
Un chacun le sçait, mais sans vous offencer,
Il s'en pourroit encor trouver quelqu'une
Dont en cas de besoin l'on s'en pourroit passer.

En-

Enfin, Philis, la longueur me deplaît ;
Sans remettre à voſtre ordinaire,
Voyez ſi je ſerois juſtement voſtre fait,
Comme vous ſeriez mon affaire.

Ne perdons plus le temps en diſcours ſuperflus,
Conſultez vous bien, & pour cauſe,
Car pour determiner la choſe
Je ne puis vous donner qu'une heure tout au plus.

CONTRE UN JALOUX

ELEGIE.

EN vain tu fais garder ta femme avec empire,
Ta cruauté ne fait qu'accroitre ſon martyre,
Et le ſexe inconſtant en connoit peu la loy,
Si ſa propre vertu ne répond de ſa foy :
Lors qu'une femme eſt ſage avec peu de contrainte,
D'un mary bien ſenſé le front eſt hors d'atteinte ;
Mais quand pour vivre en paix il faut eſtre inhumain,
Plus le crime eſt captif, plus il devient certain

Fais ce que tu pourras pour t'assurer ta femme,
Si tu gardes le corps, tu ne gardes pas l'ame,
Et d'un amour contraint le dedans combattu
Sçait punir du dehors la timide vertu :
Celle qui par nos soins est chaste en apparence,
Pour avoir plus de peur, n'a pas plus d'innocence,
Et les crimes certains de paroistre innocens
Se vangent sur son cœur d'eschapper à ses sens;
Mais lors qu'on l'abandonne à sa propre conduite,
Sa flamme, qui peut tout n'a plus rien qui l'irrite;
Trop de facilité fait languir les plaisirs,
Er l'amour est sans feu lors qu'il est sans desirs;
Cesse si tu me crois, de luy rendre sa force,
D'en croistre les appas, den redoubler l'amorce,
Et sois persuadé dans ce pas dangereux,
Que pour n'y pas tomber il faut fermer les yeux.
J'ay veu d'un seur Cheval l'audace genereuse,
Estre selon l'obstacle, ou plus, ou moins soigneuse,
S'arrester tout d'un coup si l'on ne resistoit,
Et ne vouloir courir, que quand on l'arrétoit;
Si tu sçais obeïr la victoire est certaine;

Nous aimons, nous voulons, ce qui fait de la peine ;
Et comme il eſt bien doux de ſe devoir ſon ſort,
Où l'obſtacle eſt plus grand le deſir eſt plus fort :
C'eſt ainſy qu'un malade à ſa bizarre envie
Immole obſtinement tous les ſoins de ſa vie,
Et trouve des plaiſirs à prendre une liqueur
Dont un ordre oppoſé fait toute la douceur.
Argus, qui de Junon appuyoit l'entrepriſe,
Se croyoit par ſa veuë à couvert de ſurpriſe :
Mais l'amour, ce Tyran des hommes & des Dieux,
Quoy qu'il ſoit ſans lumiere, ébloüit tous les yeux.
Dans une tour d'airain, Danaé bien gardée
Eſtoit mere en effet & fut chaſte en idée ;
Et lors qu'on l'accuſoit de navoir point d'amant,
Le fruit de ſon amour l'excuſoit hautement ;
Au lieu que Penelope au milieu de cent Princes,
Qui donnoient de grands cœurs & de grandes Provinces,
Ne put à tant d'Eſtats, au feu de tant de Rois,
De ſon premier Hymen ſacrifier les droits :
Ces ſoupçons inquiets ces ſoings ſi difficiles
Font naiſtre le deſir de les rendre inutiles :
Avec empreſſement on veut ce qu'on ne peut,

Mais, on ne veut plus rien, quand on peut
ce qu'on veut;
De ſes propres attraits, telle eſt deſagreable,
Que l'amour d'un mary fait trouver adora-
ble,
Et ſur ſon jugement on veut toûjours aymer
Ce qui ſans ſes ſoupçons n'auroit pû nous
charmer.
Ce n'eſt pas le plaiſir, c'eſt le crime qu'on ay-
me;
La beauté plait bien moins que la rigueur ex-
treme:
L'objet le plus timide eſt le plus dangereux,
Et la crainte en amour en irrite les feux.
Croys-tu que l'on reſiſte aux appas d'une fem-
me,
Qui n'oſât cõſentir à l'heur de noſtre flamme,
Ranime des plaiſirs ſi charmans & ſi doux,
D'un Jele voudrois bien, mais je crains mon
Epoux:
Quoy! mettre dans les fers une beauté ſi rare,
C'eſt tout ce qu'on pourroit ſouffrir chez un
barbare.
Le zele d'un Eſclave eſt-il de ſi grand prix,
Qu'il faille en l'éprouvant s'expoſer au mé-
pris?
C'eſt eſtre ingenieux ſoy-même à ſe déplaire,
Que de s'embaraſſer d'un mal imaginaire;
Et c'eſt du nom Romain emprunter peu d'ap-
puy,
Que de regler ſon ſort ſur le crime d'autruy.
Les femmes ſont ſans nous conſtantes ou vo-
lages, Nous

Nous n'aurions point de Dieux ſi toutes eſtoient ſages.
Ce ſont des véritez que les crimes d'amour,
Depuis qu'à noſtre envie ils ont donné le jour.
Si tu voulois avoir une femme innocente,
Il en falloit prendre une un peu moins chatouillante;
Et dans le même objet on trouve rarement,
Feu pour donner l'amour, & froideur pour l'amant.
Si tu ſuis mes conſeils avec plus d'indulgence,
Laiſſe agir la maligne, ou la bonne influence,
Et ne t'amuſe point à la garde d'un bien,
Qu'on pourroit poſſeder ſans te priver de rien:
Loing de t'effaroucher, montre beaucoup de zele
à recevoir chés toy les amis de la belle:
Ainſi la patience aura le même effet
Que le ſoin qu'a pour nous l'amy le plus parfait;
Nous lierons avec toy d'étroites ſympathies;
Tu ſeras avec nous de toutes nos parties,
Et pour peu qu'à ſouffrir tu forces la raiſon,
L'amour prendra le ſoing de fournir ta maiſon.

LA COUPE ENCHANTEE,

ou

Il eſt montré que le Cocuage eſt un bien & non pas un mal, ce qui ſert de conſolation aux Cocus.

LEs maux les plus cruels, ne ſont que des chanſons,
Prés de ceux qu'aux Maris cauſe la Jalouzie ;
Figurez-vous un fou, chez qui tous les ſoupçons
Sont bien venus, quoy-qu'on lui die ;
Il n'a pas un moment de repos en ſa vié :
Si l'oreille luy tinte, ô Dieux ! tout eſt perdu,
Ses ſonges ſont toûjours que l'on l'a fait Cocu :
Pourveu qu'il ſonge c'eſt l'affaire,
Je ne vous voudrois pas, d'un tel point garantir,
Car pour ſonger il faut dormir,
Et les Jaloux ne dorment guere.
Le moindre bruit éveille un mary ſoupçonneux :
Qu'à l'entour de ſa femme une mouche bourdonne,
C'eſt Cocuage qu'en perſonne

Il

Il a veu de ſes propres yeux,
Si bien veu que l'erreur n'en peut eſtre effacée;
Il veut à toute force eſtre au nombre des ſots,
Il ſe maintient du moins cocu de la penſée,
S'il ne l'eſt en chair & en os.
Povres gens dites-moy, qu'eſt-ce que Cocuage?
Quel tort vous fait-il? quel dommage?
Qu'eſt-ce enfin, que ce mal, dont tant de gens de bien
Se moquent avecque juſte cauſe?
Quand on l'ignore ce n'eſt rien,
Quand on le ſçait c'eſt peu de choſe;
Cependant vous croyez, que c'eſt un fort grand mal:
Tâchez donc d'en douter, & ne reſemblez pas
A celuy-là qui boit dans la coupe enchantée;
Profitez du malheur d'autruy:
Si cette Hiſtoire peut ſoulager voſtre ennuy,
Je vous l'auray bien toſt contée:
Mais je vous veux premierement
Prouver par bon raiſonnement,
Que le mal dont la peur vous mine & vous conſume,
N'eſt mal qu'en voſtre idée & non point en effet;
En mettez vous voſtre bonnet
Moins ayſement que de coûtume?

Pour

Pour cela voſtre femme a-t-elle moins d'attraits ?
N'y retrouvez-vous pas toûjours les mêmes traits ?
Vous appercevez vous d'aucune difference ?
Je tire donc ma conſequence,
Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal,
Cocuage n'eſt point un mal :
Ouy, mais l'honneur eſt une étrange affaire !
Qui vous ſoutient que non ? ay-je dit le contraire ?
Hé bien, l'honneur, je n'entens que ce mot !
Apprenez qu'à Paris ce n'eſt pas comme à Rome,
Le Cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot,
Et le Cocu qui rit pour un fort honneſte homme :
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal.
Prouvons que c'eſt un bien, la choſe eſt fort facile ;
Tout vous rit, voſtre femme eſt ſouple comme un gand,
Et vous pourriez avoir cent miguonnes en ville,
Qu'elle n'en diroit pas un mot en tout un an.
Quand vous parlez, c'eſt dit notable,
On vous met le premier à table,
C'eſt pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du Seigneur,
Heureux qui vous le ſert ; la blondine Chiorme,

Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen;
Vous estes le patron, donc je conclus en forme
Que Cocuage est un bien.
Si vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche,
Même vostre homme escarte & les as & les Rois;
Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche,
Mille bources vous sont ouvertes à la fois
Ajoutez que l'on tient vostre femme en haleine,
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas:
Menelas rencontra des charmes dans Heleine,
Qu'avant qu'aymer Paris, la belle n'avoit pas:
Qui dit prude, au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma These,
Cocuage est un bien.

Sur une Dame de condition qui a épouse le fils d'un Conseiller,

SONNET.

C'est à mon gré peu justement
Qu'on blâme une personne illustre
D'avoir quitté pour son amant
Le Tabouret & le balustre.

Quoy

Quoy que l'on en diſe à la Cour,
Et quoy que l'on en determine,
Je tiens que fourrure d'amour
Vaut mieux que fourrure d'hermine.

Que l'honneur n'eſt qu'un peu de vent,
Et qu'il n'eſt point d'ame ſi fiere,
Qui pour le plaiſir du devant
Ne quitte celuy du derriere.

Ce Cardinal plein de grandeurs,
S'il n'eut eſté mis à la porte,
Par où ſont ſortis tant d'honneurs,
Amour n'auroit jamais triomphé de la ſorte.

POUR MONSIEUR LE DUC D'ORLEANS

SONNET

En bouts Rimez.

PRince n'eſtes vous point las d'aller au bivach,
D'affronter les dangers comme un Lyon d'Affrique,
D'entendre des canons l'effroyable muſique,
Et de voir des Flamands l'inutile micmac?

N'avez vous point aſſez reſpiré de Tabac?
Ne

Ne voulez-vous pas eſtre un peu plus Politique,
Connoiſſant des François l'admirable Rubrique,
Et ne pas s'expoſer & ab hoc & ab hac?

La mort eſt un malheur, qui n'a point de remede,
Elle emporte ſans choix, un Mars, un Ganimede,
Un honneſte homme ainſi qu'un diſeur de Rebus.

Il vaut bien mieux manger à Paris ſon Eſclanche,
Y chercher les plaiſirs, prier Dieu le Dimanche:
La gloire ſans la vie eſt un bien de bibus.

A MADAME

SONNET

CHez vous on ayme peu les amis du byvach,
Les ſots en ſont chaſſez comme monſtres d'Affrique;
Voſtre Eſprit plus charmant qu'un concert de muſique
Declare encor la guerre aux faiſeurs de micmac;

Chez vous la fleur d'Orange y tient lieu de tabac,
Vous

Vous feriez des leçons aux plus grands Politiques :
Des plus fiers Courtisans vous sçavez la Rubrique
Et vous estes loüée & ab hoc & ab hac.

Les maux les plus mortels par vous ont leur remede ;
Vostre table effaçant celle où sert Ganimede
Ne donne point de place aux diseurs des rebus.

Un ortoland ailleurs vaut bien moins qu'une esclanche,
Tous les jours pour le Ciel sont des jours de Dimanche,
Et vous traitez enfin le monde de bibus.

AU ROY

SONNET.

UN Roy qui comme vous va coucher au byvach,
Doit conquerir bien tost & l'Europe & l'Afrique :
Son Estat plus reglé qu'un papier de musique
Ne doit apprehender ni trouble ni micmac.

Du Nord jusqu'au Pays qui produit le tabac,
Jamais l'on n'en vit un, si grand, si Politique;
Les autres de regner ignorent la Rubrique,
Et s'ils ont gouverné, c'est ab hoc & ab hac.

Vous

Vous seul à nos malheurs apportez le remede ;
Vous sçavez faire un Mars de plus d'un Ganimede,
Les discours sans effort sont chez vous des Rebus.

Par vos soins le bourgeois mange en paix esclanche,
Le berger sous l'ormeau va dancer le Dimanche,
Et tous nos maux enfin, sont des maux de bibus.

AU ROY
SONNET.

LE Jour dans la tranchée, & la nuit au bivach
Plus rosti du soleil qu'un Monarque d'Affrique,
Louïs de ses canons ordonne la musique,
Et ne s'estonne point de tout ce grand micmac;

Mieux qu'un vieux lansquenekt, il souffle le tabac,
Mieux que les Espagnols il sçait la Politique;
Il renverse les murs & de pierre & de brique,
Et met chez les Flamans tout ab hoc & ab hac.

Castel-Rodrigue y cherche du remede,
Louïs

Louïs plus fort qu'Hector mieux fait que Ganimede,
Le fera bientoſt mettre en chanſons & rebus.

Il eſt déja reduit à ſouper d'une eſclanche,
Avec un ſeul poulet de ſurcroiſt le Dimanche,
Et n'eſt plus eſtimé qu'un Marquis de bibus.

A MONSIEUR

SONNET.

DEpuis que vous ſçavez ce que c'eſt que byvach
Voſtre cœur paroiſt fier, comme un Lyon d'Affrique,
De naturel plus doux qu'un concert de muſique,
Comment s'eſt il changé, dites, par quel micmac?

Vous laiſſez la paſtille, & ſoufflez le tabac,
Vous en avez pris même en belle Politique,
Quoy! faire moins d'eſtat de l'or que de la brique,
Dormir & manger froid, boire ab hoc & Ab hac,

Eſtre au deſſus du mal, ſe paſſer de remede,
Auſſi

Auſſi tranquille au camp qu'eſt au Ciel Ganimede,
Qui ne l'auroit point veu, le croiroit un Rebus;

D'autres ſe refairoient par de bon jus d'eſclanche,
Et ſe repoſeroient du moins juſqu'au Dimanche;
Mais le repos pour vous eſt choſe de bibus.

LETTRE
EN VERS LIBRES,
SUR
Le Retranchement des Fêtes.

VOus ſçavés qu'à Paris par un nouveau projet
On a retranché bien des fêtes,
Cela fait gronder bien des têtes
Contre le Prêlat qui l'a fait.
Quoy ! dit-on, parce qu'on retranche
A tous les Auvents une planche,
Le Paſteur qui domine icy
Retranchera les fêtes auſſi ?
Vrayement c'eſt bien là nous inſtruire,
C'eſt bien pour nous ſantifier
Que de prétendre tout ruiner.
Mais encore, quels ſont les deſſeins?
Pourquoy retrancher tant de Saints ?

He

He ! qu'a donc fait, dit l'un, S. Mathias Apôtre ?
Qu'a fait S. Barnabé ? dit l'autre ;
Et chacun parlant pour son nom,
Et pour l'honneur de son Patron,
Il se forme une voix publique,
Et l'on entend de tous côtez
Les Noms de ces grands Saints qui ne sont plus fêtez,
Dont chacun comme il peut fait le Panegyrique ;
Et quand on a bien dit toutes leurs qualitez,
On se demande enfin, par quelle Politique
Nous les a-t-on donc tous ôtez? (que
C'est ce que dit le Peuple au sujet de ces fêtes ;
Mais vous m'avés souvent & sagement écrit
Que le Peuple a beaucoup de têtes,
Mais qu'il n'a pas beaucoup d'esprit.
En effet le Peuple est étrange,
Il prend à tous momens le change,
Et devant qu'on parlât de ce Retranchement
Il a dit mille fois qu'il étoit necessaire ;
Maintenant qu'il est fait il conclut hautement
Qu'on ne le devoit jamais faire.
Ce Peuple cependant n'a point icy de voix,
C'est à luy seulement à recevoir des Loix ;
Et celle-cy n'a rien qui ne soit legitime,
Puis qu'en dispensant de la solennité
Elle ôte seulement l'occasion du crime,
Et tout le Monde est invité
D'hon-

D'honorer tous ces Saints selon sa pieté.
C'est aussi ce qu'Urbain, le Pontife de Rome,
A fait avant nôtre Prélat;
Ils ont crû qu'aprés tout le Sabbat est pour l'homme,
Et non l'homme pour le Sabbat;
Et qu'ainsi le Peuple fidelle (mains,
Qui ne gâgne son pain qu'au travail de ses
Ne le pouvant gâgner aux jours de tant de Saints,
Leur vigilance paternelle
A bien fait de pourvoir à son soulagement
Par ce sage Retrenchement.
Mais pour arrêter l'insolence
De ceux qui blâment céte loy,
L'autorité de nôtre Roy
En a confirmé l'ordonnance:
Et l'on ne peut trop admirer
Un Roy qui pense à tout, & qui sçait tout comprendre,
Qui connoît la justice, & qui veut nous la rendre,
Autant que l'on peut desirer,
Et plus qu'on ne devoit attendre.
Quand nous le vîmes tout ardent
Courir si jeune à la Victoire,
Qui de nous auroit osé croire
Qu'un Roy si genereux deût estre si prudent?
Et que ce feu qui dans la guerre
Formoit la foudre & le tonnerre
Contre ses Ennemis & contre leurs projets,
Deût répãdre aujourd'huy céte douce lumiere,
Qui dans une juste carriere

Eclaire & conduit ses Sujets ?
Mais que je vois de gloire & de magnificence !
Que de grandeur & de puissance !
Où mon zele indiscret m'a-t-il donc emporté ?
Ma Muse tremble & se retire,
Je n'ose la commettre à tant de majesté,
Et je voulois seulement dire
Que ce Retrenchement estoit plein d'équité.
Il est juste en effet, mais sous tant de justice
Il est caché, dit-on, quelque petit caprice.
Ma Muse s'y trouva quand l'affaire se fit,
Et je vous le dirai comme elle me l'a dit :
Je vous le donne au moins sur la foy d'une Muse ;
Prenés garde à la fiction,
Je vous nomme ma caution,
Et vous sçavés comme elle en use,
Elle aime un peu la liberté
Et mêle assés souvent la fable avec l'Histoire,
Mais vous connoîtrés bien ce qu'il en faudra croire,
Et cependant voicy ce qu'elle m'a conté.
Un jonr ce grand Prêlat, qu'on connoît à la mine,
Trouvant un livre sous sa main,
Le prit, & l'ouvrant sans dessein
Y rencontra le nom de S. Catherine :
Il vit ce qu'en on dit les plus communs Auteurs,
Que céte illustre Fille en sa tendre jeunesse
Avoit confondu les Docteurs,

Et

Et dissipé l'éclat de leur vaine sagesse.
A ces mots, par un coup fatal,
Il se souvint du PORT ROYAL,
De ces FILLES, dont la science
Et la profonde humilité
Ont soûtenu la verité,
Malgré son injuste puissance,
Et reduit son autorité
A garder un honteux silence.
Un cruel souvenir luy fit changer de tein;
Il fut d'abord saisi d'une fievre intestine;
Cent fois il frappa de la main,
Et Cent fois le dépit soûleva sa poitrine:
Falloit-il (disoit-il) que moy qui ne lis point
Je leusse ce malheureux point,
Qui n'a servi qu'à me confondre,
Et qui reproche à mon esprit
Qu'avec tant de raison des Filles m'ont écrit,
Et que je n'ay pû leur répondre?
Ha! cruel souvenir, dit-il d'un triste ton,
Je croy que céte horrible idée
Est un veritable Demon,
Par qui mon ame est possedée.
Ma Muse cependant, qui ne paroissoit pas,
Le voyoit marcher à grands pas
Dans un triste & profond silence;
Et puis par un soudain transport,
Répondant à sa conscience,
Il est vray (disoit-il) j'ay tort.
Pourquoy tant presser céte affaire?
Qu'avois-je dans l'esprit? Que prétendois-je faire?

Et dequoy m'eſtois-je flatté,
Quand je fus tourmenter des Vierges ſi fideles ?
Par quelle opiniâtreté
Voulois-je diſputer contre Elles ?
N'eſtoit-ce pas aſſés que leur humble reſpect
Me fiſt un ſerment veritable
De ne jamais parler du FAIT ?
Et ne devois-je pas eſtre bien ſatisfait,
D'un ſilence ſi raiſonnable,
Sans forcer leur raiſon par un cruel tourment,
De publier ma honte & mon aveuglement ?
C'eſt toy, pourſuivit-il, ANNAT injuſte & traître,
C'eſt toy qui m'as mis aux abbois :
Ne m'as-tu pas dit mille-fois,
Que pour confondre tout, je n'avois qu'à paroître ?
J'ay parû, comme tu diſois,
J'ay fait ce que tu propoſois,
Mais helas! on a vû qu'au lieu de tout cõfondre
J'ay moy-même eſté confondu.
Parmi tant de raiſons mon eſprit s'eſt perdu,
Je n'ay jamais pû leur répondre,
Et je ne puis encore déguiſer à mon cœur,
Que ces Filles m'ont fait des réponſes divines,
Et qu'Elles ſont des Catherines,
Ou que je ne ſuis pas Docteur.
Tu m'as donc bien trompé miſerable Jeſuite,
Lors que tu vins comme un Demon,
Et que tu fis accroire à mon ame ſeduite
Qu'il ne falloit plus que mon nom

Pour

Pour faire tout changer d'esprit & de conduite;
Je t'ay donné ce nom que je cheriſſois tant,
Ce nom que j'avois fait ſi grand,
Tu me l'as fait ſervir au gré de ta vengeance,
Tu l'as rendu garand de ta mauvaiſe foy,
Tu l'as produit par tout avec ton ignorance,
Tu l'as mis en gage pour toy;
Et Tout Paris qui t'a vû faire
Et qui veut ſe môquer de ma credulité,
Ne m'appelle que ton Vicaire,
Et ne me connoit plus qu'à céte dignité.
Là ſon front éclata, comme une ardente braiſe,
Et ma Muſe m'a dit qu'il en ſua par tout,
Et que ne pouvant plus ſe ſoûtenir debout
Il ſe laiſſa tomber dans les bras d'une chaiſe:
Mais à peine y fut-il, qu'un ſecret mouvement
Le relevant ſoudainement,
Ah! dit-il en parlant d'une voix haute & baſſe,
Que ces Filles me font ſouffrir!
Et que ne ſuis-je dans la place
De celles que j'ay fait mourir.
Je croy, pourſuivit-il, qûe l'on me lit ſans ceſſe
Tous les écrits qu'Elles ont faits,
Et quand on vient à ces endroits
Où la verité prouve & preſſe,
Je ſens mon cœur s'arrêter là,
Et j'entends une voix qui d'une force extréme
Me demande au fond de moy-même,

Que

Que peux-tu répondre à cela ?
Rien du tout, cria-t-il, la raiſon m'abandonne,
Et par un ſort cruel dont je ſuis inveſti,
Moy, Proviſeur de la Sorbonne,
Je demande un Docteur qui prenne mon party,
Et je ne puis trouver perſonne.
Juſte Ciel ! a-t-on jamais vû
Un Proviſeur plus dépourvû ?
Je ſçay bien qu'en céte indigence
Chamillard a pris ma deffence,
Et que s'il n'eût fallu que de la volonté,
Le bon-homme eût tout emporté :
Mais par malheur il faut dans ces cas d'importance
De l'eſprit & de la ſcience,
C'eſt pourquoy Chamillard s'eſt fait chamillarder,
Et pour peu qu'il faſſe d'inſtance
Je croy qu'il ſe fera brider.
Et cet autre Docteur, tout fait de muſc & d'ambre,
Ce petit poly de Gaudin,
N'a-t-il pas mis au jour un écrit ſi badin,
Qu'on vouloit qu'il fuſt fait par un Valet de chambre ?
Je fus fâché moy ſeul, & tout le monde rit
De voir ce beau Docteur, qui penſoit tout ſoumettre,
Retourner le ſens d'une lettre
Comme l'on retourne un habit.

Et

Et ce Pere Amelot, n'eſt-il pas pitoyable ?
S'il veut dire un mot ſeulement,
Il faut que ſon eſprit s'enfle auſſi vainement
Que la grenoüille de la fable :
Il penſoit tout briſer de ſon ſtile fougueux,
Et ſur ce faux eſpoir ſon ame eſtoit guindée,
Mais quelqu'un luy fit voir l'erreur de ſon idée,
Et luy, ſans repliquer, demeura tout honteux.
Cependant par un ſort que j'ay peine à comprendre, (ſoy,
Cet homme, qui jamais n'a pû parler pour
Prétend aujourd'huy me deffendre,
Et s'ingere à parler pour moy
Dans une Epître Liminaire,
Ecrite en ſon ſtyle ordinaire
Ridiculement ſerieux :
Par la machine d'une phraſe
Il me fait monter juſqu'aux Cieux
Et m'appelle un S. Athanaſe :
Se peut-il rien de plus mal feint ?
Et s'il alloit donner envie,
Sur ce qu'il dit que je ſuis Saint,
A quelqu'un d'écrire ma vie ?
Grand Dieu ! Deffendés-moy d'un ſi malheureux ſort,
Ma vie, helas ! ſeroit ma mort.
Que diray-je d'ailleurs de ce vieux fanatique,
De ce fantasque Des-Marets,
Que j'ay mis dans mes interêts
Par une folle Politique :
C'eſt un Rêveur, c'eſt un hibou,

C'eſt un illuminé, c'eſt un viſionnaire,
un homme qui voit Dieu le Pere,
Et qui ne voit pas qu'il eſt fou.
Mais ce qui pouſſe à bout toute ma patience,
C'eſt qu'auſſitôt qu'on eut ſon ridicule écrit,
On tira céte conſequence,
Que puisqu'il prenoit ma deffence
Il falloit qu'il eût mon eſprit.
C'eſt avec ce picquant & malheureux language
Qu'on déchire mon cœur, qu'on l'accable & l'outrage :
Mais le plus grand mal qu'il reſſent,
C'eſt que ma conſcience elle-même y conſent,
Et m'en dit encore davantage.
Il eſt vray que jamais je n'ay rien répondu,
Que ces Filles m'ont confondu,
Et qu'au lieu d'approuver leurs raiſons convainquantes,
Ma tyrannique vanité
N'a pû ſouffrir la verité,
Et les a fait punir d'eſtre trop innocentes.
Mais ny par les durs mandemens,
Ny par les menaces cruelles,
Ny par les empriſonnemens
Je nay pû les rendre infidelles,
Et je dois l'avoüer, puis qu'enfin je le voy ;
LA GRACE EST PLUS FORTE QUE MOY.
Quand il eût dit ces mots d'une voix pitoyable,
Il s'aſſit, & preſſant ſon front de ſes deux mains,

Il

Il s'appuya sur une table,
Et luy-même eut horreur de ses lâches dessseins.
Quelques momens aprés, Ma conduite est étrange,
Dit-il en s'écriant, j'en ay peur, mais enfin,
Quelle qu'en puisse estre la fin,
Je ne sçaurois prendre le change,
Je ne sçaurois jamais me laisser démentir,
Et quelque mal que mon cœur sente,
Quoy qu'il gemisse & se repente,
Il faut cacher son repentir;
Il faut soûtenir une faute
Quand on l'a faite avec éclat;
L'avoüer ce n'est pas montrer une ame haute,
Et c'est agir en homme, & non pas en Prélat:
Un Prélat doit garder le tître d'infaillible;
Dans quelque erreur qu'il eût vieilli,
Jamais une douleur visible
Ne doit montrer qu'il a failli:
Il faut qu'il n'ait point de tendresse,
Qu'il entreprenne tout, & qu'il ne craigne rien:
Le mal, lors qu'il est fait avec hardiesse,
Eblouit & paroît un bien.
Aprés, m'a dit ma Muse, avoir fait ces Maximes
Si favorables pour les crimes,
Il conclut, en disant d'un ton Pontifical,
Accablons donc le Port Royal;
Perdons ces Vierges trop fidelles,

Et traittons-les si rudement,
Que la rigueur du châtiment
Faſſe juger à tous qu'Elles ſont criminelles:
Vengeons-nous implacablement
De ce triſte & fâcheux ſilence,
Que leur trop ſubtile ſcience
M'impoſe ſi honteuſement.
Sans doute Elles ont trop d'eſprit & de doctrine;
Vit-on jamais tant de raiſon?
Par tout on les compare à S. Catherine,
Et je ſçay bien où va céte comparaiſon.
Mais puis qu'enfin la S. a raport avec Elles,
Son nom ſera rayé des fêtes ſolennelles,
Ouy, reprit-il, je l'en exclus,
Et l'on ne la fêtera plus.
Par céte ſeule cauſe elle fut retrenchée;
Mais pour tromper nos jugemens,
Et pour tenir toûjours céte raiſon cachée,
On fit à même temps d'autres Rétrenchemens;
D'une puiſſance entiere & pleine,
On retrancha S. Anne & S. Magdelaine,
S. Marc, S. Luc, S. Roch, S. Croix, S. Thomas,
Les SS. Barthelemy, Barnabé, Mathias,
Tous trois de l'ordre des Apôtres,
S. Joſeph, S. Michel, avec S. Nicolas,
Les Innocens comme les autres,
Tous enſemble ont paſſé le pas.
Voilà ce que j'ay ſceu de ma Muſe hiſtorique;

Mais

Mais au moins ne l'oubliés pas,
Puis que l'ordonnance publique
Ne dit pas un mot de ce cas.
Vous sçavés que souvent, par un destin semblable,
Dans ces actes publics que la puissance écrit,
On ne donne aux Lecteurs qu'un pretexte probable,
Et que la raison veritable
Est cachée au fond de l'esprit.

F I N.

BIBLIOTHECA
Ottavionsis

/a

The Library
University of Ottawa
Date due